

# L'enquête ouvrière opéraïste par ses archives

## Premières hypothèses à partir d'une recherche en cours

Julien Allavena

*The operaist workers' survey through its archives. First hypotheses based on ongoing research*

**Abstract:** This article attempts to reconstruct the workers' inquiry methods used by Italian workerists in the 1960s. To this end, it analyses a corpus of archives that had not previously been used in studies on this subject, and sets out to renew our understanding of this historical experience. After reviewing the ways in which the workerists conceived the inquiry and pointing out the limits of an interpretation of this practice that would confine itself to these discourses, it focuses more particularly on how this type of workers' inquiry became a 'militant inquiry'. Going through the archival materials available, dividing them into groups corresponding to the different stages of a survey (conception, execution, processing and reporting of results), the article seeks to understand how these operations can involve a militant dimension, by trying to identify the underlying type of relationship between intellectual investigators and the workers surveyed. Contrary to a reading that would have us believe that 'co-research' is a practical achievement of this experience, it points to the fact that the act of politicising the investigation here relates above all to the way in which the workers' testimony elicited by the investigators is then mobilised in the arena of the 'symbolic confrontation' that pits them against the 'orthodox' marxists. The article concludes with a proposal to broaden the analysis by examining the training of the workerists in the field of investigation in the context of the formation of the new Italian left, and by briefly modelling the 'metacritical marxism' that developed as a result of this experience.

**Keywords:** Workerism; Workers' inquiry; Italian New Left; Archives; Marxism.

### 1. Introduction

Les<sup>1</sup> *Quaderni rossi* (« Cahiers rouges », 1960-1969, *QR*) et *Classe operaia* (« Classe ouvrière », 1963-1968, *CO*) sont deux revues-groupes<sup>2</sup> com-

---

\* JULIEN ALLAVENA: Université Paris 8, Cresppa-Labtop (allavenajulien@hotmail.fr; ORCID: 0009-0002-0224-7931).

<sup>1</sup> Je remercie Laurent Jeanpierre et Johanna Siméant-Germanos pour leur relecture des différentes versions de ce texte, le comité d'organisation du colloque « Philosophie politique et écriture du travail » pour m'avoir permis de présenter une partie de mes travaux dans ce cadre, et les évaluateur-trices de l'article pour leurs suggestions.

<sup>2</sup> J'emploie ce terme pour désigner une situation très courante au sein de la nouvelle gauche comme des minorités politiques de tous bords : celle où le groupe des rédacteurs

munément considérées comme l'origine d'un renouvellement d'ampleur du marxisme hétérodoxe européen, dont l'orientation est désignée par le terme « *operaismo* » (littéralement « ouvriérisme »). Nées peu avant 1960 d'une dynamique de regroupement d'une cinquantaine de militants socialistes et communistes pour la plupart âgés d'une vingtaine d'années, elles figurent au premier plan de la séquence de la « nouvelle gauche » italienne<sup>3</sup> qui démarre à la suite des événements de 1956, plus particulièrement après que la direction du PCI refuse de condamner la répression soviétique des mouvements de contestation en Hongrie et en Pologne.

L'apparition de collectifs dissidents de ce type signe alors la fin de l'hégémonie acquise après-guerre par le PCI sur la vie intellectuelle italienne<sup>4</sup>, mais aussi celle de l'espoir que le PSI s'aligne sur les positions des marxistes hétérodoxes qui avaient pu y trouver refuge, la formation se déplaçant définitivement au même moment vers le centre de l'échiquier politique<sup>5</sup>. Souvent éclipsée par l'historiographie au profit du 68 italien qui en fournit la borne chronologique supérieure, la « nouvelle gauche » que ces collectifs constituent se caractérise dans ce contexte par une reconfiguration majeure des formes d'engagement des intellectuels, qui ne peut toutefois être comprise comme une simple prémisse de la décennie de contestations qui fait suite. Elle donne en effet lieu à un positionnement ambivalent, puisque les acteurs impliqués cherchent encore pour la plupart à influencer la gauche partisane (PSI et PCI) par leur travail théorique, en évitant tant bien que mal la situation de marginalisation dans les champs intellectuel comme politique que provoque alors l'exclusion ou l'*exit* volontaire hors des partis. Ce n'est que dans les dernières années de la décennie que les opéraïstes s'orientent vers une perspective plus groupusculaire, intégrant alors pleinement le « champ politique radical »<sup>6</sup> en cours de formation au gré des mouvements sociaux démarrés en 1967. Avant cela, on peut assimiler leurs initiatives à des mobilisations collectives d'intellectuels intervenant à l'intersection du champ partisan, du champ intellectuel et de l'« espace des mouvements sociaux »<sup>7</sup>, puisqu'il s'agit pour eux aussi bien de publier des textes théoriques que d'intervenir lors des congrès partisans et syndicaux

---

d'une revue est aussi un groupe d'intervention militante. L'exemple le plus connu et le mieux traité est certainement celui de *Socialisme ou barbarie*; voir Gottraux (2002).

<sup>3</sup> Bechelloni (1973) ; Cavazzini (2017).

<sup>4</sup> Voir Dettori (2022).

<sup>5</sup> Scotti (2011).

<sup>6</sup> Gottraux (2002, 10).

<sup>7</sup> Mathieu (2007).

ou encore de s'inscrire dans les luttes ouvrières en distribuant des tracts au sortir des usines ou en pratiquant l'« enquête ouvrière ».

L'opéraïsme italien des années 1960 est à ce titre souvent considéré comme l'un des points d'orgue d'une pratique militante de l'enquête sociale en milieu ouvrier<sup>8</sup>. Cependant, les différents travaux qui traitent de cet aspect mobilisent en guise de sources les seuls textes publiés dans les revues *QR* et *CO*, qu'il s'agisse des comptes-rendus d'enquêtes ou des textes plus théoriques sur le sujet. Autrement dit, l'administration de la preuve, quand il s'agit d'étudier les enquêtes ouvrières opérâistes, a longtemps consisté à s'intéresser presque exclusivement aux opérations de restitution de ces enquêtes, et à prendre au premier degré les déclarations de principes méthodologiques de leurs initiateurs. Un travail fait cependant exception<sup>9</sup> : celui que Steve Wright a récemment consacré à « l'enquête FIAT » de 1960-1961 à partir d'un dépouillement de ses archives. Il montre alors qu'il existe en vérité un décalage entre les déclarations de principes initiales des opérâistes, les interprétations qui ont ensuite été formulées en s'appuyant sur elles<sup>10</sup>, et la réalité des pratiques d'enquête dont les documents rendent compte, que ce soit au niveau des objets de l'enquête ou des manières de la conduire<sup>11</sup>. Si elle n'a pour l'instant été appliquée qu'à ce cas d'enquête, une telle démarche appelle en ce sens à être généralisée au reste de l'expérience des opérâistes pour enfin être en mesure de rendre compte de la réalité de leurs activités, jusque-là souvent mythifiées par leurs détracteurs comme par leurs thuriféraires.

Cet article s'inscrit dans une recherche doctorale ayant pour but de mener cette enquête socio-historique sur la séquence opérâiste (voir l'encadré n°1), en s'intéressant notamment à la conception et à l'exécution des enquêtes ouvrières en question, c'est-à-dire à la manière dont les opérâistes produisaient de la théorie politique marxiste en s'appuyant sur des témoignages ouvriers qu'ils avaient eux-mêmes suscités. Cela implique surtout pour ce texte de déterminer comment des données ont pu être produites, interprétées et restituées dans une perspective politique, sous quelle forme les ouvriers enquêtés ont été intégrés à cette démarche, et, plus particulièrement, ce que la manière de les intégrer dit de la perspective politique en question. En d'autres termes : les opérâistes pratiquaient-ils une « enquête militante », « articul[ant] la connaissance des rapports sociaux et l'orga-

---

<sup>8</sup> Pour la dernière somme en date sur la question, voir Hoffman (2019).

<sup>9</sup> Le travail de Ricciardi (2019) mobilise également des archives, mais pour traiter des pratiques de Danilo Montaldi, antérieures à celles des *QR*.

<sup>10</sup> Voir par exemple Cavazzini (2013).

<sup>11</sup> Wright (2021, 68-86).

nisation des pratiques visant à en accomplir la transformation »<sup>12</sup>, parce qu'ils enquêtaient d'une manière immédiatement militante (et il s'agirait alors également de déterminer en quoi cela consiste concrètement) ? Ou étaient-ils des militants qui enquêtaient pour nourrir et orienter leur militantisme, mais qui enquêtaient alors d'une façon qui se distinguait finalement peu d'autres démarches de recherche comparables mais en aucun cas politisées ? S'agissait-il, en somme, d'un militantisme par l'enquête, faisant directement de celle-ci une action collective, ou d'un usage militant de résultats d'enquêtes ?

Afin de répondre à ces questionnements, je traite tout d'abord de la façon dont les opéraïstes ont envisagé leur rapport à l'enquête (1.), avant de revenir sur quelques opérations concrètes par lesquelles cette pratique a pu passer (2. à 5.), sur les héritages perceptibles derrière ces manières de faire (6.), et, en conclusion, sur ce que tout cela apporte de subversif dans la méthode de production de théorie marxiste en Italie à cette époque. Je m'appuie principalement pour ce faire sur le travail mené par les *QR* à partir de 1964, jusque-là en grande partie délaissé par les commentateurs, car il est celui qui a laissé le plus de traces dans les archives, et parce qu'il permet à ce titre de rendre compte d'un travail d'enquête au long cours, dans ses avancées comme dans ses revirements. Enfin, comme les réponses apportées s'appuient sur des matériaux encore en cours de traitement et révèlent à ce stade des résultats pour certains considérablement en contradiction avec le discours établi, en philosophie, sur l'opéraïsme, je les considère comme des hypothèses à confirmer une fois cette recherche finalisée.

---

<sup>12</sup> Gallo Lassere, Monferrand (2019, 94).

Encadré n°1 : les sources archivistiques de l'enquête ouvrière opéraïste.

Au cours de la recherche doctorale dont cet article procède, j'ai pu accéder à des documents émanant des membres des revues-groupes opéraïstes en dépouillant principalement trois fonds : le fonds Raniero Panzieri de la *Fondazione Feltrinelli* de Milan (FRP), le fonds Dario Lanzardo e Liliana Guazzo Lanzardo du *Centro Studi Piero Gobetti* de Turin (FDLL), et le fonds Mario Tronti de l'*Archivio storico Senato della Repubblica* de Rome (FMT). L'ensemble des documents consultés s'élève à près de 5000, pour un total d'environ 12 000 pages. Cet ensemble comporte toutefois un point aveugle : celui des archives de Toni Negri, devenues consultables à l'IMEC une fois prise la décision de clore le terrain de cette thèse. Cependant, le caractère très autonome des activités militantes padouanes et vénètes durant la séquence de l'opéraïsme des années 1960<sup>13</sup> m'ont amené à penser qu'il était raisonnable de faire avec ce manque. Les sources ainsi réunies sont essentiellement de trois sortes : des séries de documents relatifs à la dimension collective du travail des rédactions et des activités des groupes, à l'image des compte-rendus de réunions ; des séries de documents informant des activités et des discours d'individus en particulier, comme les notes de travail, et des relations entretenues entre ces individus, le plus souvent à l'échelle de dyades, dans le cas des correspondances ; des documents plus isolés, qui rendent compte d'aspects périphériques des activités étudiées, et permettent de restituer certains aspects du contexte dans lequel ces dernières interviennent. Le traitement que j'opère de l'ensemble relève de ce qu'on appelle communément les « méthodes mixtes », dans la mesure où il articule analyses qualitative et quantitative : ces matériaux ont fait l'objet aussi bien de lectures visant à comprendre leur sens que d'une intégration à des bases de données destinées à être traitées à l'aide du logiciel R. Ces fonds montrent que des militants opéraïstes se sont bel et bien attelés à enquêter, notamment en élaborant des questionnaires et en les soumettant (mais pas toujours) à des ouvriers, puis en retranscrivant le résultat de ces entretiens. Toutefois, ces séquences ne semblent pas si fréquentes que ce qui a été tenu pour acquis : les archives consultées permettent en effet de reconstituer trois moments importants d'enquête seulement. Le premier correspond aux enquêtes à la FIAT et à l'Olivetti de 1960-1961, qui mobilise tout ou partie du groupe turinois et lombard des premiers QR ; le deuxième à quelques entretiens « probatoires » essentiellement menés par Liliana Lanzardo entre 1964 et 1965 ; le troisième à une pratique systématique organisée par le groupe des QR turinois tardifs entre 1965 et 1967, en lien sur la fin de la période avec la publication du journal d'usine *La Voce Operaia*. À chaque fois, l'enquête à proprement parler s'articule cependant à une intense activité de préparation et d'organisation des recherches, comme en témoigne l'existence d'un certain nombre de documents annexes : fiches techniques sur l'organisation du travail dans les usines et les ateliers, versions successives des questionnaires retravaillées d'une fois sur l'autre, retranscriptions de réunions et de séminaires de fixation des méthodes et de répartition de la charge de travail, etc. À cet ensemble s'ajoutent bien sûr les enquêtes de Romano Alquati pour CO dont les archives sont toutefois introuvables, apparemment détruites en 1978<sup>14</sup>.

<sup>13</sup> Voir à ce sujet Thirion (2022).

<sup>14</sup> Wright (2021, 69).

## 2. Les limites d'une description des pratiques opéraïstes par la théorie opéraïste

Le recours opéraïste à l'enquête ouvrière s'inscrit tout d'abord dans la longue histoire des rapports entre intellectuels et ouvriers<sup>15</sup>. Presque tous les opéraïstes qui la pratiquent sont en effet diplômés d'une *laurea* en sciences humaines et sociales (alors le titre universitaire le plus élevé en Italie, qui s'obtenait en 6 ans environ), ce qui les situe dans les 1,3 % de la population qui accédaient à ce diplôme au début des années 1960, ont participé de manière privilégiée aux revues partisans ou à d'autres espaces de production doctrinale partisans dans la deuxième moitié des années 1950, et ont évolué professionnellement dans des positions de travailleurs intellectuels (enseignement secondaire, technique et supérieur, recherche, édition, presse, etc.). Si l'enquête ouvrière opéraïste n'est donc pas synonyme d'« établissement », au sens où elle n'implique pas d'abandonner une profession intellectuelle pour se faire ouvrier, elle anticipe néanmoins certains traits de la reconfiguration de la relation entre intellectuels et ouvriers propres aux « années 68 »<sup>16</sup>, en étant ici intégrée à un projet politique collectif et révolutionnaire.

Si l'on définit l'enquête comme une « pratique savante »<sup>17</sup> marqué par une « activité probatoire »<sup>18</sup> et comportant à ce titre des phases de collecte de données empiriques, de traitement de celles-ci et de restitution des résultats, comment une telle démarche peut-elle être mise au service d'une entreprise collective militante du type de celle qu'incarnent les revues-groupes opéraïstes ? Si l'on commence par chercher des réponses dans les écrits des acteurs concernés, un premier élément se trouve dans le texte de Raniero Panzieri issu d'une intervention en séminaire interne des *QR* : faire un « usage socialiste de l'enquête », c'est selon lui utiliser celle-ci pour « entrer en contact avec les ouvriers isolés ou avec des groupes d'ouvrier », de telle sorte qu'il n'y ait « pas d'écart, de différence, de contradiction entre l'enquête et ce travail de construction politique » qui doit s'incarner, notamment, sous la forme d'un « travail de discussion théorique entre camarades, avec les ouvriers ». Si l'on continue de suivre ce texte, les discussions à mener porteraient plus précisément sur « la position et le ni-

---

<sup>15</sup> Voir Lomba, Mischi (2013).

<sup>16</sup> Vigna, Zancarini-Fournel (2009).

<sup>17</sup> En référence à l'expression de Jean-François Bert, qui insiste à travers elle sur la matérialité de la recherche scientifique et sur la possibilité d'en rendre compte à travers certaines archives ; voir Bert (2014).

<sup>18</sup> Chappe, Juston Morival, Leclerc (2022).

veau des deux adversaires [sous-entendus : de classe] au moment où ils s'affrontent » et sur « les tendances nouvelles que les transformations de leur statut ont suscitées dans la conscience de la classe ouvrière et des techniciens »<sup>19</sup>. Autrement dit, il s'agirait de dresser avec la participation des premiers concernés l'état des lieux de la lutte de classe, et en le faisant, d'y participer en s'organisant politiquement, en tant qu'enquêteur militant, avec les ouvriers enquêtés.

Cette manière de faire est d'ordinaire désignée comme *conricerca*, « co-recherche », par Romano Alquati, qui l'a formalisée par la suite, ainsi que chez ses commentateurs<sup>20</sup>. Il faut d'ailleurs noter que cet intérêt pour une forme d'enquête « collaborative » n'est pas l'apanage des opéraïstes à cette époque : la question de la participation des enquêtés à l'enquête traverse la mince littérature sociologique italienne de la fin des années 1950, en étant bien sûr discutée dans ce cadre à des fins moins militantes<sup>21</sup>. La notion apparaît cependant sous cette forme dans le cadre des débuts de la nouvelle gauche, sous la plume de Roberto Guiducci, dès 1956, lorsque ce dernier projette (en vain) la création d'un « institut scientifique de sociologie » qui mènerait des recherches « à travers les canaux organisationnels du mouvement ouvrier » et selon une configuration où les « observés » [...] devraient également endosser le rôle et l'habit de « co-chercheurs »<sup>22</sup>, participant à l'investigation, afin d'obtenir continuellement des réponses qui puissent être traduites en instruments pour l'action politique sans cesse renouvelés »<sup>23</sup>.

Mais comme l'a également relevé Steve Wright<sup>24</sup>, cette notion de « co-recherche » ne peut être mobilisée comme un outil valide de définition des pratiques d'enquête des opéraïstes dans les années 1960. S'il est abordé par les opéraïstes, notamment lors du séminaire de Meina de 1960, dans le droit fil de la discussion ouverte par Guiducci, ce principe est en effet rapidement écarté pour des raisons ayant à voir avec les difficultés d'initier une première enquête, comme certains l'expliquent lorsqu'ils rendent compte de leur enquête à la FIAT de l'hiver 1960-1961 :

on a en fait renoncé à la tentative de faire naître graduellement la démarche d'enquête de la formation d'un groupe de « co-chercheurs », et les efforts se sont con-

<sup>19</sup> Panzieri (1965). Pour la traduction française ici reproduite: "Quaderni rossi" (1968, 114-115).

<sup>20</sup> Alquati (1993), Cavazzini (2011).

<sup>21</sup> Voir par exemple Ferrarotti (1961).

<sup>22</sup> « *Conricercatori* » dans le texte.

<sup>23</sup> Guiducci (1956, 23)

<sup>24</sup> Wright (2021, 87-104).

centrés sur la définition la plus précise possible des problèmes à étudier, des hypothèses-guides, des termes employés et des instruments « techniques » de la recherche<sup>25</sup>.

En ce qui concerne les autres initiatives d'enquête sur lesquelles des archives sont disponibles, les ouvriers « compagnons de route » des opéraïstes ne semblent en fait, sauf à la toute fin de la période étudiée, que marginalement associés au processus d'enquête, faisant seulement office d'enquêtés ou de relais des demandes d'entretien. Néanmoins, le seul fait d'interroger des ouvriers comme les opéraïstes entendent le faire reste à cette époque une avancée considérable en matière d'implication des concernés, alors qu'au sein de la sociologie italienne d'après-guerre, ce n'est qu'au milieu des années 1950 que les recherches « de terrain » commencent à peine à se démarquer des démarches statistiques, en se développant à partir des propositions de la revue *Quaderni di sociologia* et plus particulièrement des travaux de Franco Ferrarotti<sup>26</sup>.

Il faut donc partir sur d'autres bases que ces auto-définitions théoriques pour rendre compte de ce qui, en pratique, fait effectivement du recours opéraïste à l'enquête un recours militant. Pour répondre à cette problématique, je propose donc dans la suite de cette contribution de parcourir les archives des enquêtes opéraïstes selon les différentes étapes dont l'on peut rendre compte : la conception (2.), la réalisation et la production des résultats (3.), le traitement de ces résultats (4.) et leur restitution (5.). Cependant, je dois pour ce faire procéder à un « patchwork » de sources car, à ce stade de mon travail du moins, il n'existe aucune enquête sur laquelle des éléments probants sont réunis pour toutes ces étapes.

### **3. Pourquoi enquêter ? Concevoir l'enquête en réponse à des considérations politiques**

Il n'est pas aisé d'isoler « un » moment de conception à proprement parler des enquêtes tant il en est en permanence question dans les archives des réunions ou dans la correspondance des opéraïstes, du côté des *QR*, avant et après scission, comme du côté de *CO*. On peut néanmoins distinguer une conception « diffuse » et des moments de conception « dédiée » ; autrement dit, d'une part, les multiples discussions où l'enquête est évoquée, et, d'autre part, les phases de travail qui lui sont spécifiquement consacrées.

---

<sup>25</sup> De Palma, Rieser, Salvadori (1964, 220).

<sup>26</sup> Cossu, Bortolini (2017, 18 et suivantes).

En ce qui concerne les *QR*, si la conception « diffuse » implique des échanges épisodiques avec les quelques ouvriers (une dizaine tout au plus) proches du groupe, la conception « dédiée » est quant à elle prise en charge par un petit noyau de personnes qui constituent par ailleurs le moteur de la rédaction après la scission et la disparition de Panzieri : Liliana Lanzardo, Dario Lanzardo, Vittorio Rieser et Giovanni Mottura quand il est à Turin – par ailleurs tous les quatre formés, soit académiquement soit en autodidacte, à la sociologie. Leurs phases de travail préparatoire, qu'elles prennent la forme de séminaires spécifiques ou de réunions moins formelles, consistent essentiellement, en plus de la lecture de certains ouvrages de sciences sociales dont on retrouve des recensions dans la revue<sup>27</sup>, à dresser, s'échanger, tester et au besoin corriger des questionnaires. C'est Liliana Lanzardo qui prend en charge les tâches les plus concrètes de ce processus, sur la base de sa formation de sténographe qui lui permet notamment de retranscrire rapidement des flux de paroles : elle organise ainsi six « passations-tests » d'un premier questionnaire, comprenant un peu plus de 70 points, entre juin 1964 et janvier 1965<sup>28</sup>.

Pour ce faire, Liliana Lanzardo met en place un protocole qui est par la suite reconduit avec le questionnaire finalisé, à ceci près qu'elle n'est ensuite plus la seule à être à l'initiative des passations : des ouvriers sont invités à venir individuellement au siège des *QR* (à ce moment-là un appartement dans le quartier du *Quadrilatero Romano* de Turin), les enquêteurs leur posent les questions, enregistrent les réponses, et les retranscrivent (de manière sténographique d'abord, puis tapuscrite). Des copies de l'entretien ainsi obtenu sont ensuite diffusées en interne, comme en témoigne le fait qu'elles figurent en plusieurs exemplaires dans plusieurs fonds, et assorties de quelques commentaires de l'enquêteur sur l'atmosphère dans laquelle s'est déroulé la passation, ou encore sur les éventuels dysfonctionnements et les choses à revoir. Les opérations de conception menées entre mi-64 et début 65 aboutissent à la finalisation d'un questionnaire considéré par l'équipe comme abouti, également publié dans le *QR 5* au printemps 1965, avec ses 116 questions ouvertes, issues de la réorganisation, de la reformulation et du développement des points du questionnaire-test précédent<sup>29</sup>. Ce type de cheminement se retrouve par ailleurs dans le cas d'une

<sup>27</sup> Beccalli (1965), "Quaderni rossi" (1965).

<sup>28</sup> Ce premier questionnaire est reproduit en annexe d'un article de Liliana Lanzardo dans le *QR 5* : Lanzardo (1965, 128 et suivantes).

<sup>29</sup> Par exemple, le point lapidairement formulé, « Ce qu'a changé le centre-gauche dans la politique italienne », du questionnaire-test se ramifie dans la seconde version en 15 questions visant à produire un témoignage sur les attentes et l'éventuelle satisfaction

demi-douzaine d'autres questionnaires que l'on pourrait plutôt qualifier « de circonstances », à l'exemple d'un entièrement consacrée à une grève, et tous moins étoffés que celui établi en 1965 et considéré quant à lui comme le moyen d'une enquête globale sur la situation de classe. On retrouve aussi par ailleurs des retranscriptions d'échanges sans questionnaire, prenant la forme de discussions avec des ouvriers sur l'actualité.

L'enjeu principal semble être à chaque fois d'enquêter directement sur la classe ouvrière, et non plus par l'intermédiaire des sections partisans ou syndicales comme certains acteurs de la nouvelle gauche l'on fait par le passé<sup>30</sup>. Un texte rétrospectif, non publié et signé par Liliana Lanzardo (datant manifestement de 1967) explique cette démarche dans ces termes, après avoir fait l'examen des préjugés sur la classe ouvrière dont les opéraïstes ont travaillé à se défaire après leur rupture avec les partis où ils avaient pu militer :

l'enquête a été faite pour connaître la mentalité des ouvriers, la manière dont ils tiennent compte des informations, quelle vision ils ont de la société et quel type d'antagonisme ils expriment et à travers quelles formes. Tous ces éléments de connaissance auraient servi à mieux mettre en oeuvre notre programme de diffusion des idées socialistes au niveau de l'usine. [...] Les questions de fond que l'on se posait avec l'enquête étaient : - si dans l'usine il y a encore formation d'éléments conflictuels d'une certaine dureté [...] ; - si une attitude antagoniste à l'égard du système capitaliste devait naître de ces éléments conflictuels ; et laquelle ; et quoi qu'il en soit si cette attitude antagoniste était celle décrite et exploitée par les organisations [...] ; - en outre, il fallait voir quels aspects du comportement ouvrier auraient fourni un point d'ancrage pour la diffusion de notre théorie socialiste [...].

On apprend du même document, entre autres choses, qu'à cette perspective de « tâter le terrain » ouvrier afin de mieux y intervenir, s'ajoute en amont de l'enquête une réflexion sur les moments opportuns dans lesquels la conduire :

Un élément auquel nous donnions une grande importance était l'exécution de l'enquête dite « à froid » ou « à chaud », c'est-à-dire en période de stagnation et en période de lutte. Parce que l'on pensait que le comportement et la position idéologique de l'ouvrier étaient différents dans la période de stagnation, et se modifient dans la lutte<sup>31</sup>.

---

à l'égard du gouvernement de centre-gauche, sur les conséquences de l'action de ce dernier en usine, sur son rapport aux luttes syndicales, aux patrons, sur son programme économique, etc. Voir "Quaderni rossi" (1965).

<sup>30</sup> Voir par exemple Carocci (1956).

<sup>31</sup> FDLL, UA18, SF2, feuillet 2.2.1.13, 6 pages tapuscrites sans titre.

Par ailleurs, dans un texte issu du séminaire sur l'enquête de 1964 (et dont une version tronquée est publiée dans le QR 5), Vittorio Rieser clarifie ainsi le rapport entre l'enquête et le travail politique dans lequel elle s'insère:

L'enquête que nous entendons développer est définie en fonction de certains objectifs pratiques, d'utilisation dans notre travail politique. Elle remplit plusieurs fonctions : a) elle sert à distinguer les connaissances qui sont pertinentes pour notre travail politique de celles qui ne le sont pas et à concentrer l'étude sur les premières. b) Elle sert à contrôler les éventuelles déformations que notre prise de position pratique pourrait introduire, et à faire en sorte de les éliminer (parce que des connaissances factices, par lesquelles nos valeurs se substitueraient aux instruments d'explication effective, seraient pour nous inutiles)<sup>32</sup>.

De fait, ces déclarations dans des documents de travail font l'aveu d'une forme de séparation entre le groupe opéraïste et les ouvriers : le premier enquête sur les seconds parce qu'il regrette de les connaître finalement assez mal, et une recherche de ce type s'impose donc pour être en mesure de mener un travail politique et théorique adapté aux mobilisations ouvrières. On remarque dans cette optique combien la conception des questionnaires est orientée vers cet objectif de correction d'un manque de connaissance. Si on s'arrête sur le questionnaire considéré comme finalisé, on remarque par exemple qu'il s'agit essentiellement de générer des données sur le procès de travail, les relations sociales au travail, les pratiques culturelles et les opinions politiques des ouvriers. Sur ce dernier point plus précisément, le questionnaire se termine avec trois volets de questions spécifiquement dédiées : 15 sur le « *centro-sinistra* » (l'alliance gouvernementale PSI-DC), 15 sur la pratique de la grève, 8 sur le socialisme. On y retrouve alors des questions sur le positionnement de l'enquêté vis-à-vis des organisations de gauche, comme les deux dernières :

- Selon vous, en Italie, y a-t-il des partis qui travaillent pour atteindre le socialisme ou le communisme ? Si oui, les moyens qu'ils emploient pour y arriver sont-ils efficaces ? Si non, pensez-vous que ce soit dû au fait qu'en Italie il est impossible de construire une société socialiste ou communiste ? Ou est-ce dû à d'autres raisons, et lesquelles ?  
- Selon vous, les ouvriers ont-ils besoin d'un parti et d'un syndicat ? Si oui, quels devraient être les tâches de l'un comme de l'autre, et quels [seraient] les rapports entre les deux<sup>33</sup>.

---

<sup>32</sup> Je m'appuie sur le texte original, la citation ayant été coupée à la publication. FDLL, UA18, SF2, feuillet 2.1.1.13, 32 pages tapuscrites sans titre.

<sup>33</sup> "Quaderni rossi" (1965, 141).

Cette manière de chercher à faire produire à l'ouvrier enquêté une réflexion politique, sinon tactique, peut alors être comprise plus précisément comme une manifestation du projet opéraïste d'identifier les modalités de l'écart, qui s'exprime alors au cours des luttes, entre les aspirations des ouvriers mobilisés et le programme des organisations du « Mouvement Ouvrier », afin, encore une fois, de mieux être en capacité d'intervenir sur les premières.

#### **4. La réalisation de l'enquête et ses résultats : des réponses concluantes mais une implication ouvrière peu « militante »**

Qui sont alors les ouvriers approchés, et donnaient-ils des réponses en mesure de permettre de remplir les objectifs de l'enquête ? Toujours d'après le fonds d'archives du couple Lanzardo, ce travail visant à établir un questionnaire de référence donne ensuite bien lieu à l'organisation d'une série de passations entre 1965 et 1967. La quantification de ces passations d'après leurs archives posent cependant problème : une vingtaine d'entretiens différents, retranscrits à la machine, figurent certes dans les fonds, mais ils y côtoient plusieurs centaines de pages sténographiées par Liliana Lanzardo, dont il est par conséquent impossible d'identifier le contenu.

Sur les entretiens identifiables, l'équipe des intervieweurs dépasse cette fois les minces rangs de celle des concepteurs : elle compte en tout une dizaine de personnes, qui sont pour la plupart de jeunes recrues des *QR* venues des rangs étudiants, et il est courant d'après les indications sur l'identité des enquêteurs de mener des entretiens à trois ou quatre. Des documents témoignent par ailleurs d'une répartition raisonnée du travail : il est prévu que certains se postent à la sortie de tel atelier tel jour pour aborder les ouvriers d'ateliers spécifiques<sup>34</sup>.

Cependant, et cela rejoint l'analyse de Wright sur les enquêtes de 1960-1961<sup>35</sup>, le panel final des ouvriers semble moins déterminé par des considérations tactiques ou théoriques que par les opportunités qui se présentent : il y a ainsi parmi les enquêtés autant de jeunes gens que d'individus plus âgés, d'ouvriers qualifiés que d'ouvriers déqualifiés, de locaux que d'immigrés du sud de la péninsule, et certains se déclarent même opposés à la gauche et au socialisme ; deux d'entre eux sont en revanche signalés comme proches du groupe des *QR*. Le mode opératoire est enfin le même que pour l'enquête probatoire et certaines indications témoignent d'un

<sup>34</sup> FDLL, UA18, SF2, feuillet 2.2.1.1.

<sup>35</sup> Wright (2021, 68-86).

investissement de temps considérable : il s'agit toujours de passations indirectes en face-à-face, le suivi du questionnaire revenant au groupe d'enquêteurs (le format ne prévoit de toute façon pas que l'ouvrier puisse répondre directement à l'écrit sur le document) ; les 116 questions impliquent des entretiens-fleuves, à l'exemple de celui réalisé avec un ouvrier de la Mirafiori en 4 fois entre le 19 septembre et le 11 octobre 1966, qui dure au total 7h30 (!)<sup>36</sup>.

En ce qui concerne les résultats de ces passations, dont les retranscriptions s'étalent donc sur des centaines de pages, j'ai relevé sur le tableau n°1, à titre illustratif et exploratoire, les réponses à une question « politique » fournies au cours des 5 passations-tests (de 1964-1965) que j'ai pu retrouver sur les 6 qui ont été faites.

Tableau n°1 : Relevé réalisé à partir de différents feuillets du FDLL, UA19.

Genre	Âge	Ville de naissance	Positionnement politique déclaré	Question : « si, et pour quels objectifs, jugez-vous opportunes des luttes dans un avenir proche (sur objectifs syndicaux ; sur objectifs politiques), et selon quelles formes d'organisation ? » <sup>37</sup>
F	23	Turin	Sympathisante FIOM/PCI	« Malgré l'intégration, les syndicats existeront toujours, mais ils seront liés, la direction comme les ouvriers, puisqu'ils doivent être conditionnés par des règles générales. »
M	24	Turin	Vote PCI	« Sur les objectifs politiques : en organisant des groupes ouvriers qui soient disposés à la lutte et la fassent. Il pense que c'est possible, du moins il l'espère. »

<sup>36</sup> FDLL, UA19, SF5, feuillet non numéroté, 23 pages tapuscrites avec commentaires manuscrits.

<sup>37</sup> Lanzardo (1965).

M	27	Cisterna d'Asti (campagne piémontaise)	Aucun	« Il pense que la Fiom c'est le mieux, du moins d'après ce qu'il a entendu dire des activistes de la Fiom ; ceux de la Cisl aussi. Par contre les autres, le SIDA, etc, ils disent tout le temps d'attendre, de rester calmes, etc. Au contraire la Cisl et la Fiom encouragent. »
M	28	Sicile	Ex-militant PSI	« L'objectif pourrait être un objectif politique : transformation du gouvernement avec la participation de la classe ouvrière au gouvernement. Cela doit être fait en partie par le syndicat, d'autre part il faudrait avoir le courage d'organiser une lutte politique parmi les ouvriers. Ce serait plus qu'une représentation, mais une participation directe, pas une consultation qui pourrait étudier les choses qui sont les plus nécessaires de faire. »
M	47	La Spezia	Ex-adhérent PSI, sympathisant PSIUP et PCI	« Dans les usines conseils de gestion qui contrôlent les bénéfices : meilleure rétribution, plus de justesse entre la paie, le travail et le coût de la vie. Aussi la liberté dans l'usine. En URSS je ne sais pas comment ils font. Au niveau national je ne sais pas comment pourrait s'organiser une société socialiste, elle devrait partir de la satisfaction de certaines exigences à l'usine. »

Il y a évidemment des précautions à prendre sur l'interprétation de ces réponses, à commencer par celle de tenir compte des éventuelles projections des attentes des enquêteurs sur les enquêtés par la formulation-même des questions, mais on remarque cependant bien l'expression d'une distance vis-à-vis des lignes de la gauche partisane et syndicale, y compris de la part d'ouvriers qui sont ou ont été proches des partis. On peut néanmoins s'interroger sur la nature des résultats pour ce qui est de l'aspect militant de la démarche : d'après les archives du moins, aucun des ouvriers interrogés au cours de cette première salve de passations ne paraît avoir été associé d'une manière ou d'une autre aux activités des *QR* par la suite. Dans ce cas, des enquêtés sont donc bien intégrés à l'enquête... mais seulement en tant qu'enquêtés. Ce qui confère un caractère militant à la démarche, c'est alors moins le rôle qui leur est donné – ou qu'ils veulent bien endosser – que l'usage qui peut être fait de leurs témoignages par les enquêteurs.

## **5. Le traitement des résultats : des points focaux et des objections pour guider l'intervention**

Que faisaient alors les opéraïstes de ces déclarations ? Il s'agit pour l'heure du point aveugle des archives disponibles : les fonds ne comportent aucun document qui reprendrait les entretiens retranscrits et permettrait de suggérer ce qu'il s'agissait au juste d'en faire. Il faut à ce sujet compter avec le fait que l'équipe des *QR* est en difficulté dans ces années qui suivent immédiatement le décès de Panzieri (fin 1964) et semble ne pas vraiment avoir eu le temps ni les moyens de franchir cette étape-là de l'enquête. Quelques indices existent néanmoins en l'espèce de « programmes » de traitement.

Une première piste est donnée par le texte de l'intervention de Vittorio Rieser au séminaire sur l'enquête cité précédemment. Ce dernier y explique que ce sont les « valeurs » des ouvriers qui constituent l'objet premier de l'enquête, soit, selon sa définition, la façon dont les ouvriers prennent position par rapport aux informations qui leur parviennent. Mieux connaître les « valeurs » des ouvriers, ajoute Rieser, cela voudrait alors dire être en mesure d'intervenir pour les orienter :

De là l'exigence de définir une intervention au niveau des valeurs plutôt que directement au niveau des comportements : c'est-à-dire d'intervenir dans la formation des jugements politiques des ouvriers (pas seulement dans les moments de lutte) au lieu d'intervenir uniquement en proposant des objectifs de lutte et en tenant pour acquis les jugements politiques qui les fondent<sup>38</sup>.

<sup>38</sup> FDLL, UA18, SF2, feuillet 2.1.1.13, 32 pages tapuscrites sans titre.

Selon cette perspective, les données réunies par l'enquête devaient avoir pour rôle de :

a) fournir un aperçu le plus riche possible en jugements de valeur donnés par les ouvriers sur tous les problèmes politiquement pertinents (de manière directe ou indirecte) ; b) fournir une analyse du processus de formation de ces jugements, et des facteurs qui interviennent dans ce processus (en particulier les facteurs d'information et de comportement qui conditionnent la formation des valeurs)<sup>39</sup>.

On pourrait donc en déduire que le traitement de ces données consisterait, sur cette base théorique, en partie au moins à s'attarder de manière privilégiée sur les « jugements politiques » prononcés au cours des réponses, de manière à disposer, par exemple, d'un tableau des prises de position des ouvriers, qui servirait de référence pour mener ensuite un travail politique adéquat.

Une seconde piste est donnée par le point d'étape sur l'enquête que Liliana Lanzardo publie dans le *QR 5*. Il s'agit d'un retour réflexif au cours duquel elle évoque certains résultats des passations-tests de 1964-1965. Elle s'attarde notamment sur le début du questionnaire qui consiste en un ensemble de questions visant à dresser une fiche de données « biographiques ». Elle note alors que les fiches obtenues, si elles étaient traitées en étant mises en série, pourraient permettre d'identifier des tendances, *a fortiori* si ce traitement s'accompagne d'un croisement entre certaines des variables étudiées :

On peut en outre noter que la fiche, en l'état, pourrait être très utile en servant uniquement à mesurer toutes ces données quantitativement. [...] Prenons par exemple la question sur le parcours d'études. Voulons-nous mesurer le degré de scolarisation des ouvriers ? Je pense que non. Pourrait [en revanche] être utile le rapport instruction-perspective de travail ; instruction-poste de travail ; et aussi : instruction-possibilité d'information ; désir de s'instruire en relation à certains objectifs pratiques, etc. [...] Cela nous intéresse-t-il de connaître le lieu de naissance ? En tant que donnée en soi, non. Il est signifiant s'il est mis en relation avec la couche sociale à laquelle l'ouvrier appartient (par exemple, s'il vient de la campagne ; s'il était paysan, s'il habitait une grande ville ou la campagne) ou avec la mobilité (pourquoi il est venu à Turin ; quelle idée il avait sur la grande ville industrielle et sur l'usine ; quelle idée il a maintenant par ailleurs ; comment il s'y trouve, s'il en partirait, etc.)

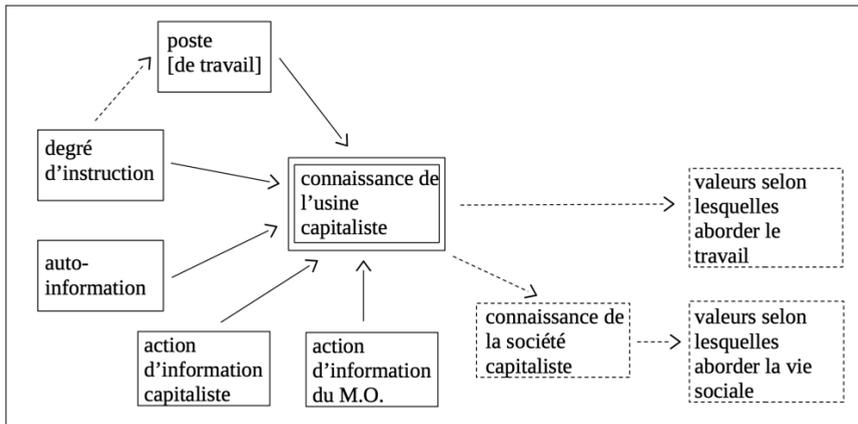
Répondant à la même volonté d'objectivation, on trouve également dans les archives de Liliana Lanzardo des « schémas de corrélation » (selon ses mots) manifestement destinés à une interprétation des réponses

---

<sup>39</sup> *Ibidem.*

au questionnaire selon un modèle d'enchaînement causal prédéfini (voir la figure n°1). Ces schémas représentent dans cette optique les relations qu'entreprendraient certains facteurs intervenant dans la vie des ouvriers et dans leur environnement de travail, et des documents complémentaires expliquent à quels points du questionnaire correspondent ces différents éléments. Il existe environ une dizaine de ces schémas, mais rien sur la manière dont des données précises viendraient s'y insérer.

Figure n°1 : Reproduction de l'un des schémas de Liliana Lanzardo :  
« connaissance de l'usine / schéma formel »<sup>40</sup>.



On peut néanmoins en déduire que l'une des prétentions de l'enquête était manifestement de produire une représentation systématisée de l'acquisition des « valeurs » ouvrières, à travers, dans le cas de l'exemple transcrit sur la figure, la manière dont les ouvriers pris collectivement étaient amenés à concevoir l'environnement usinier et à se positionner vis-à-vis de lui sous l'effet de différentes influences. En ce qui concerne les opérations quantitatives comme ces schémas, il faut alors supposer que ces objectivations avaient vocation à établir des régularités en matière de perception et de comportement à l'échelle globale de la classe ouvrière, en vue, là aussi, d'inspirer la manière dont les opératoires y seraient ensuite intervenus pour guider la formation de certains « jugements politiques », en privilégiant dans leurs échanges avec les ouvriers les mots, références et imaginaires considérés comme adéquats à la suite de l'enquête.

<sup>40</sup> FDLL, UA7, feuillet non numéroté.

## 6. Les restitutions de l'enquête, entre mobilisation théorique et « porte-parolat »

Que faisaient, enfin, les opéraïstes de ces données et des résultats de leurs éventuels traitements ? Mis à part les retours réflexifs évoqués, auxquels s'ajoutent celui sur l'enquête de 1960-1961<sup>41</sup>, les enquêtes ouvrières des *QR* n'aboutissent pas, après 1965, à des comptes-rendus à proprement parler. Pour étudier les opérations de restitution des enquêtes opéraïstes, il faut alors se tourner vers celles que Romano Alquati publie dans les *QR* jusqu'en 1963, puis dans *CO*, et vers les pratiques du « journal ouvrier » que l'équipe des *QR* fait publier dans la deuxième moitié de la décennie.

Premièrement, Romano Alquati signe cinq compte-rendus d'enquête ouvrière dans les *QR* puis huit dans *CO*, en mobilisant chaque fois les données qu'il a pu récolter sous la forme de chiffres, d'extrait de témoignages ou encore de récits d'observations, et en les soumettant à une interprétation marxiste érudite. Par exemple, dans la restitution de son enquête à l'Olivetti, Alquati procède à une opération théorique qui part d'une notion faisant consensus pour décrire le procès de production contemporain à l'usine – « l'organisation scientifique du travail » –, s'emploie ensuite à l'illustrer en partant d'un témoignage ouvrier reconstruit pour l'occasion – sans que l'on sache précisément quel rapport à la source est en jeu dans cette reconstitution –, estime que ce discours reflète une formation politique qu'il juge insuffisante, et conclut en rapportant toute cette observation à la théorie marxienne de la différenciation entre travail productif et improductif. Le cœur de ce cheminement, constitué par la mobilisation du témoignage et son analyse, est le suivant :

Nous rappelons aussi que, après avoir répété sur l'organisation de l'atelier tous les mythes officiels les plus conventionnels, les ouvriers expriment à la fin un jugement de ce type : « Ici tout est minimalement organisé, aménagé : toutefois dans le travail trop de choses importantes ne fonctionnent pas : en voyant la minutie avec laquelle ils entretiennent une organisation qui ensuite ne peut pas fonctionner ainsi, on en vient à conclure qu'à l'Olivetti ils étudient la désorganisation organisée ». Ce jugement est universel dans le néo-capitalisme. Mais par anticipation, nous le prenons surtout, nous, dans son aspect négatif, c'est-à-dire comme hypothèse de l'incapacité de l'ouvrier « isolé » à aller au-delà de la mer de micro-contradictions de son travail quotidien et à parvenir à la compréhension des contradictions de fond. Sans un guide théorique, sans la force recomposante d'une action révolutionnaire, l'ouvrier ne réussit pas à saisir la vraie fonction, par exemple, du complexe des microfonctions [...] <sup>42</sup>.

<sup>41</sup> De Palma, Rieser, Salvadori (1965).

<sup>42</sup> Alquati (1975, 104).

En ce sens, ce qui est ici proposé, dans un texte qui date de 1962, se rapproche d'une certaine manière des hypothèses de travail exposées plus tard par Vittorio Rieser et citées précédemment : il s'agit en effet d'une analyse du processus qui conduit les ouvriers à émettre un jugement sur leur situation, doublée de suggestions sur l'action politique à mener en conséquence. Dans le cas d'Alquati, l'ensemble est également couronné dans les pages qui suivent immédiatement par le recours à la référence marxienne<sup>43</sup>, de sorte qu'on retrouve la logique du parti-pris opéráiste consistant selon le mot de Tronti à « juger le *Capital* en fonction du *capitalisme actuel* »<sup>44</sup>.

Cet exemple s'éloigne néanmoins de la perspective de produire à travers l'enquête des effets proprement militants, dans la mesure où l'accès à cette restitution ne dépasse pas les frontières des lecteurs de la revue, qui se vend du reste peu et uniquement parmi un public d'intellectuels, à en croire les archives de l'*Istituto Rodolfo Morandi* qui prend en charge l'édition des *QR*<sup>45</sup>. Mais dans le contexte du conflit entre dissidents et partis dans lequel elle intervient, la mobilisation de témoignages ouvriers par un membre d'un groupe marxiste hétérodoxe intervient également comme une manière de démontrer auprès de ce lectorat une capacité à accéder à la classe ouvrière sans l'aide des cellules partisans implantées dans les usines, et à le faire en se justifiant de la référence légitimante à Marx, selon l'opération typique de la dissidence consistant à « prendre à l'Eglise les sources au nom desquelles elle se consacre elle-même »<sup>46</sup>. En d'autres termes, dans ces circonstances, un tel propos constitue bien une prise de position militante, non pas par les effets qu'ils provoqueraient ou les usages auxquels il se prêterait au sein de la classe ouvrière, mais parce qu'il est reçu comme tel par d'autres intellectuels au fait de l'« affrontement symbolique »<sup>47</sup> dont il participe.

Si cette première forme de restitution renseigne sur les usages théoriques de l'enquête ouvrière opéráiste, une seconde est plus significative quant à ses éventuels effets en termes de « construction politique » concrète. Il s'agit de la restitution qui passe par l'édition et la diffusion à l'usine FIAT de Turin, entre juillet 1966 et mars 1968, d'une dizaine de numéros d'un « journal ouvrier », *La Voce Operaia* (« La voix ouvrière »), par une équipe composée de membres des *QR* de cette époque et d'ouvriers de l'usine.

---

<sup>43</sup> Ivi (105).

<sup>44</sup> Tronti (2016, 43).

<sup>45</sup> Les relevés de ventes et les comptes budgétaires des *QR* sont conservés dans le FRP, Serie 3 « Istituto Rodolfo Morandi ».

<sup>46</sup> Bourdieu (2013, 283).

<sup>47</sup> David-Jougneau (1988).

Dans un format quatre pages, le journal se consacre à chroniquer les luttes locales à partir de récits des ouvriers, à organiser des petites enquêtes au moyen de questionnaires réduits à l'essentiel (celle du numéro 2 porte par exemple sur le rapport aux chefs d'atelier) et à proposer des perspectives politiques plus larges, le tout dans un langage plus militant que celui des revues citées jusque-là. Ainsi, à l'échelle des archives disponibles, c'est dans ce cas seulement que l'enquête apparaît à la fois comme un processus de recherche collective et comme un instrument de lutte extra-partisane et extra-syndicale associant intellectuels et ouvriers. Un témoignage fourni dans une lettre par l'un des participants à l'équipe des *QR* tardifs<sup>48</sup> expose les principales modalités de cette démarche :

Le journal devait rassembler les ouvriers des différents ateliers de la Fiat par l'information et la communication des nouvelles qui pouvaient venir de l'intérieur même de l'usine. Objectif : chercher et arriver à s'organiser contre le système même de l'usine. Le discours devait partir des ouvriers mêmes pour retourner à eux en développant un discours qui soit, comme je le disais, clairement contre le patron et le capital. [...] En ce qui concerne le travail éditorial et «dans quelle mesure l'une et l'autre catégorie (intellectuels – ouvriers Fiat) interviennent dans le travail de rédaction», il vaut mieux dire d'emblée qu'une «rédaction ouvrière» n'a jamais existé jusqu'aujourd'hui. Le travail procédait de la manière suivante : à part 2 ou 3 ouvriers capables d'un travail [politique] autonome, d'organiser sinon de «contrôler» les arrêts de travail, etc [...], les autres ouvriers associés de manière plus ou moins continue au journal se sont limités quasi exclusivement à fournir des nouvelles d'usine. Tandis que l'élaboration de ces mêmes nouvelles restait la tâche des camarades des *QR*. Il faut cependant ajouter ceci : les articles qui étaient publiés dans le journal étaient parfois écrits par ces mêmes ouvriers (les meilleurs, dont je parlais au-dessus) et parfois ils étaient le résultat de nos discussions avec un ou quelques uns d'entre eux. [...] Ils étaient donc en majeure partie écrits par nous sur la base de leurs informations. Mais les épreuves des articles ont été soumises à leur validation autant que possible, et souvent lues collectivement en réunion. [...] Donc, d'une part c'est vrai que l'initiative partait toujours de nous : on faisait un schéma des problèmes (identifiés lors des discussions ou réunions), on proposait les épreuves du journal et on demandait les accords ou désaccords, et les éventuelles modifications<sup>49</sup>.

Si elle témoigne bien d'un agencement collectif impliquant une forme de contrôle des ouvriers sur la production, prise en charge par des intellectuels, d'un discours pourtant présenté comme ouvrier, la configuration de

---

<sup>48</sup> S'il laisse peu d'autres traces dans les archives disponibles permettant de l'identifier avec certitude, il s'agit vraisemblablement du Giovanni Dettori qui est à l'époque un étudiant d'origine sarde finalisant sa *laurea* à Turin, plus tard connu comme directeur de bibliothèque, poète et traducteur (notamment de Jacques Camatte).

<sup>49</sup> FRP, Serie 3 « Istituto Rodolfo Morandi », S1 F25, feuillet non numéroté, lettre de Giovanni Dettori à Serafina Pantoli, 28 septembre 1967, 6 pages tapuscrites.

ces échanges rend donc compte dans le même temps d'une nette division du travail éditorial entre intellectuels et ouvriers, donnant aux premiers un rôle prépondérant. À certains égards, on pourrait en déduire que ce qui se construit au cours de ce processus, c'est la légitimité des intellectuels impliqués à fonctionner dans cette situation, à travers l'édition du journal d'usine, comme les « porte-paroles » autorisés du collectif ouvrier constitué pour l'occasion, tout en évitant les effets d'usurpation qui peuvent être incidemment produits par cette position<sup>50</sup>.

## **7. « Culture de l'enquête » et creuset opéraïste en Italie à l'orée des années 1960**

Pour saisir en quoi ces matériaux renseignent au fond sur des pratiques qui semblent être modelées bien plus par des manières de faire héritées et des marges de manoeuvre contraintes que par une fidélité à la théorie censée les encadrer, il faut enfin opérer un pas de côté. Car l'ensemble de ces activités n'est pas sans trouver des échos dans des pratiques mises en oeuvre par des contemporains de l'opéraïsme, avec lesquels certains participants à cette expérience étaient d'ailleurs en contact<sup>51</sup>. À vrai dire, c'est toute la « nouvelle gauche » des années 1960 qui semble d'une manière ou d'une autre avoir eu recours à ce type d'enquête, en actualisant à son tour, selon un geste de réappropriation transnationale dont l'histoire est encore en grande partie à écrire, une démarche qui n'a presque jamais cessé d'être promue par des structures militantes socialistes<sup>52</sup>. Cependant, comme le suggèrent les différents fragments d'enquête mobilisés dans cette contribution, cette réappropriation est loin d'être uniforme, que ce soit sur le plan des approches théoriques adoptées ou sur celui des méthodes employées, y compris quand on n'aborde qu'un seul réseau militant comme je l'ai fait.

Dans le cas opéraïste, le matériau préparatoire aux enquêtes et les débats dont il rend compte invitent ainsi à constater combien ce recours militant à l'enquête a pu susciter une tension entre un « rapport pratique » et un « rapport scolastique » à cet objet<sup>53</sup>. Cette ligne de partage croise par ailleurs une ligne de fracture entre qui, au sein des *QR* initiaux, considère l'enquête dans la perspective de l'approfondissement du marxisme hétérodoxe, et qui la voit comme une manière de contribuer à la sociologie

<sup>50</sup> Voir Hayat, Kaciaf, Passard (2022).

<sup>51</sup> Voir par exemple pour un équivalent français : Monferrand (2021).

<sup>52</sup> Geerkens *et al* (2019).

<sup>53</sup> Hauchecorne (2011, 634 et suivantes).

fraîchement renouvelée en Italie. Ces différentes appétences ont de fait constitué autant d'ambivalences dans « la définition collective légitime du groupe »<sup>54</sup>, susceptibles de se changer en conflit ouvert, comme lors de la scission de 1963 qui voit les profils les plus portés sur le marxisme faire défection et créer *CO*. Cela témoigne en somme du fait qu'il existait manifestement moins une pratique d'« enquête militante » opérâiste clairement identifiable comme telle, avec sa visée et sa méthode distinctement définies, que des pratiques d'enquêtes en circulation en Italie à cette époque et, de la part des opérâistes, différents efforts d'appropriation de celles-ci.

L'examen des parcours des recrues opérâistes et de leurs rapports au contexte politique de leur engagement permettrait alors de rendre compte des raisons de cette hétérogénéité et des difficultés rencontrées pour la surmonter. Car le rassemblement de militants dissidents, communistes comme socialistes, débuté autour de Raniero Panzieri en 1958, associe certes nombre de futurs membres de la rédaction des *QR* autour d'une perspective commune d'enquête ouvrière qui serait complémentaire du débat sur le « contrôle ouvrier »<sup>55</sup> initié la même année dans les colonnes de *Mondo operaio*<sup>56</sup>. Mais cette dynamique intervient justement au moment où certains secteurs des milieux intellectuels italiens voient émerger des « passeurs »<sup>57</sup> (dont Panzieri) qui découvrent, importent et investissent la pratique de l'enquête dans une optique de contestation du monopole du discours sur la classe ouvrière détenu par l'intelligentsia communiste, optique qui prolonge par ailleurs dans le registre des pratiques savantes les gestes de dissidence politique apparus en 1956. Que ce soit auprès de Giovanni Carocci, jeune recrue du *Mondo operaio* de Panzieri, du catholique social Danilo Dolci, du militant conseilleriste Danilo Montaldi, ou encore de figures plus académiques comme le sociologue Alessandro Pizzorno et le philosophe Nicola Abbagnano, c'est ainsi déjà formés à cette nouvelle « culture de l'enquête »<sup>58</sup> plurielle et parfois contradictoire que les plus jeunes opérâistes rejoignent les rangs de la revue-groupe des *QR*, faisant dès lors apparaître celle-ci comme un creuset où ces différentes influences ont pu s'entremêler, se sophistiquer, mais aussi entrer en conflit.

---

<sup>54</sup> Amiel (2023, 320).

<sup>55</sup> Sur la diffusion de la notion en Italie et ailleurs, voir Hatzfeld (2020).

<sup>56</sup> Libertini (1969).

<sup>57</sup> Jobard *et al* (2020).

<sup>58</sup> En référence à l'expression de Kalifa (2010). Pour une reconstitution de cette séquence en Italie, voir Franco (2009).

Dans l'ensemble, et pour répondre sur la base de ces matériaux à la question initialement posée en introduction, les différentes enquêtes opéraïstes semblent alors surtout avoir en commun de constituer un travail intellectuel, mené par de jeunes intellectuels pour la plupart en cours de professionnalisation dans le domaine des sciences humaines et sociales, impliquant des ouvriers dans le processus d'investigation mais beaucoup moins dans celui d'organisation politique à proprement parler (sinon dans le dernier cas étudié), sur fond de difficultés de la part des collectifs évoqués à convertir durablement les enquêtés en recrues ou même en contacts stables. Le caractère « militant » de cette démarche semble en cela surtout se rapporter à l'entreprise de mise en circulation d'un discours théorique nourri de témoignages ouvriers dans l'espace des débats marxistes de l'époque, dans une optique comparable (quelles que soient les divergences théoriques fondamentales) à celle adoptée par Althusser, dans l'interprétation qu'en donne Frédérique Matonti, à savoir « à partir de la théorie inspirer la stratégie du parti »<sup>59</sup>.

## **8. Conclusion : un marxisme « métacritique » ?**

Dans ce contexte politique et intellectuel, le marxisme des opéraïstes prend quoi qu'il en soit une tournure originale, puisqu'il implique dès lors d'intégrer à une relecture et à un redéploiement de l'œuvre de Marx les critiques formulées par les ouvriers au cours de l'« enquête ouvrière ». Pour rendre compte des apports subversif de cette opération dans la séquence et l'espace social abordés, on peut enfin l'analyser en se reportant à une typologie proposée par Luc Boltanski : celle des « positions métacritiques »<sup>60</sup> sur lesquelles reposeraient les théories critiques, sorte de points de départ ou « d'appui »<sup>61</sup> de ces dernières qui demeurent par la suite hors du champ de la critique savante qu'elles formulent.

Selon cette perspective, le marxisme qui domine en Italie jusqu'au milieu des années 1950 reposerait au fond sur une combinaison entre ce que Boltanski désigne comme une « anthropologie philosophique » et une critique qui « pren[d] appui sur des contradictions immanentes de l'ordre social ». Sous la plume d'Antonio Gramsci puis surtout de Palmiro Togliatti s'opère effectivement une hybridation, répondant à la contrainte de la tradition philosophique consacrée au niveau national, entre la pensée de

---

<sup>59</sup> Matonti (2006, 87).

<sup>60</sup> Boltanski (2009, 22).

<sup>61</sup> Boltanski (2011).

Benedetto Croce et celle de Marx<sup>62</sup>, que l'on peut respectivement associer aux deux positions évoquées. Au contraire, en puisant à d'autres canaux, qu'il s'agisse de textes marginalisés au sein de la tradition marxiste italienne ou, *a fortiori*, des débats et expérimentations internationales autour de l'enquête ouvrière, les opéraïstes conjuguent quant à eux la « position métacritique » typique du marxisme, à savoir celle qui consiste à s'appuyer sur les « contradictions immanentes », avec une autre qui lui est relativement étrangère et qui consiste à s'appuyer sur les « critiques ordinaires », en l'occurrence celles formulées par les ouvriers. L'appropriation de la tradition marxiste par les opéraïstes s'avère alors particulièrement singulière en ce que, selon elle, les « contradictions immanentes » sont avant tout à interpréter à partir de la manière dont elles se manifestent à travers ces « critiques ordinaires ».

Au fond, en continuant de suivre le modèle proposé par Boltanski, on pourrait dire à partir de là que les marxistes italiens de cette époque sont ainsi engagés dans une « dispute » portant sur la définition de la « réalité » de la classe ouvrière. Faire une théorie des transformations du procès de travail, du « néo-capitalisme » ou encore de la composition de la classe ouvrière en partant des idées des ouvriers générées au cours de l'enquête sur ces trois objets, c'est alors développer un marxisme que l'on pourrait qualifier à son tour de « métacritique », d'autant plus délégitimant sur le plan discursif à l'égard du marxisme « orthodoxe » de l'époque que le référentiel ouvrier reste évidemment au centre du discours de ce dernier, mais sous une forme transfigurée, abstraite, et alors dénoncée comme telle.

## **Abbréviations**

*Quaderni rossi*: QR

*Classe operaia*: CO

Parti Communiste Italien: PCI

Parti Socialiste Italien: PSI

Parti Socialiste Italien d'Unité Proletarienne: PSIUP

Fédération Italienne des Ouvriers Métallurgistes: FIOM

Fonds Raniero Panzieri de la *Fondazione Feltrinelli* de Milan: FRP

Fonds Dario Lanzardo e Liliana Guazzo Lanzardo du *Centro Studi Piero Gobetti* de Turin: FDLL

Fonds Mario Tronti de l'*Archivio storico Senato della Repubblica* de Rome: FMT

---

<sup>62</sup> Attal (2013, 183), Dettori (2022, 34 et 39).

## Bibliographie

- Aguilera T., Chevalier T. (2021), *Les méthodes mixtes pour la science politique. Apports, limites et propositions de stratégies de recherche*, "Revue française de science politique", 71, 3: 365-389.
- Alquati R. (1975), *Composizione organica del capitale e forza-lavoro alla Olivetti*, "Quaderni Rossi", n. 2, giugno 1962 e n. 3, giugno 1963), *Sulla FIAT e altri scritti*, Milano: Feltrinelli, 81-163.
- (1993), *Per fare conricerca*, Padova: Calusca.
- Amiel B. (2023), *La tentation partisane. Engagements intellectuels au seuil de la guerre froide*, Paris: CNRS Éditions.
- Attal F. (2013), *Histoire des intellectuels italiens au XXe siècle: prophètes, philosophes et experts*, Paris: Les Belles lettres.
- Beccalli B. (1965), *Trasformazioni della classe operaia in alcune analisi sociologiche*, "Quaderni rossi", 5: 142-172.
- Bechelloni G. (1973), *Cultura e ideologia nella nuova sinistra. Materiali per un inventario della cultura politica delle riviste del dissenso marxista degli anni sessanta*, Milano: Ed. di Comunità.
- Bert J.-F. (2014), *Qu'est-ce qu'une archive de chercheur ?*, Marseille: OpenEdition Press.
- Boltanski L. (2009), *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris: Gallimard.
- (2011), "Critique sociale et émancipation". Entretien réalisé par Laurent Jeanpierre, *Penser à gauche. Figures de la pensée critique aujourd'hui*, Paris: Amsterdam.
- Bourdieu P. (2013), *Manet, une révolution symbolique: cours au Collège de France, 1998-2000*, Paris: Seuil, Raisons d'agir.
- Carocci G. (1958), *Inchiesta alla Fiat: indagine su taluni aspetti della lotta di classe nel complesso Fiat*, Roma: Nuovi Argomenti.
- Cavazzini A. (2011), *Aux origines de l'enquête ouvrière: conricerca et ligne de classe en Italie dans les années 1950-1960*, "Groupe de recherches matérialistes", [https://www.academia.edu/39709180/Aux\\_origines\\_de\\_l\\_enqu%C3%Aate\\_ouvri%C3%A8re\\_conricerca\\_et\\_ligne\\_de\\_classe\\_en\\_Italie\\_dans\\_les\\_ann%C3%A9es\\_1950\\_1960\\_S%C3%A9minaire\\_du\\_GRM\\_2011\\_2012\\_s%C3%A9ance\\_du\\_19\\_novembre\\_2011](https://www.academia.edu/39709180/Aux_origines_de_l_enqu%C3%Aate_ouvri%C3%A8re_conricerca_et_ligne_de_classe_en_Italie_dans_les_ann%C3%A9es_1950_1960_S%C3%A9minaire_du_GRM_2011_2012_s%C3%A9ance_du_19_novembre_2011), [consulté le 10 avril 2024].
- (2013), *Enquête ouvrière et théorie critique. Enjeux et figures de la centralité ouvrière dans l'Italie des années 1960*, Liège: Presses Universitaires de Liège.

- (2017), *Le printemps des intelligences*, Toulouse: EuroPhilosophie Éditions.
- Chappe V.-A., Juston Morival R., Leclerc O. (2022), *Faire preuve: pour une analyse pragmatique de l'activité probatoire*, "Droit et société", 110, 1: 7-20.
- Cossu A., Bortolini M. (2017), *The Post-war Period: 'Inventing' Sociology in Italy, Italian sociology 1945-2010: an intellectual and institutional profile*, London: Palgrave Macmillan: 13-28.
- David-Jougneau M. (1988), *La dissidence institutionnelle: une approche sociologique*, "Revue française de sociologie", 29, 3: 471-501.
- De Palma D., Rieser V., Salvadori E. (1965), *L'inchiesta alla Fiat nel 1960-61*, "Quaderni rossi", 5: 214-255.
- Dettori G. (2022), *Dal marxismo ai marxismi. Intellettuali, partito, classe in Italia dal 1945 al 1967*, Thèse de philosophie: Roma La Sapienza.
- Ferrarotti F. (1961), *La sociologia come partecipazione e altri saggi*, Torino: Taylor.
- Franco D. (2009), *Dalla Francia all'Italia: impegno politico, inchiesta e transfers culturali alle origini della sociologia del lavoro in Italia*, Tesi di dottorato: Università di Bologna.
- Gallo Lassere D., Monferrand F. (2019), *Les aventures de l'enquête militante*, "Rue Descartes", 96, 2: 93-107.
- Geerkens E. et al (2019), *Les enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine: entre pratiques scientifiques et passions politiques*, Paris: La Découverte.
- Gottraux P. (2002), «*Socialisme ou Barbarie*». *Un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre*, Lausanne: Ed. Payot.
- Guiducci R. (1956), *Marxismo e sociologia*, "Opinione", 1: 22-25.
- Hatzfeld H. (2020), *Le «contrôle ouvrier»: diffusion et disparition d'un imaginaire*, "Histoire Politique", 42 : 1-11.
- Hauchecorne M. (2011), *La fabrication transnationale des idées politiques: Sociologie de la réception de John Rawls et des «théories de la justice» en France (1971-2011)*, These de doctorat: Lille 2.
- Hayat S., Kaciaf N., Passard C. (2022), *Le porte-parole: fondements et métamorphoses d'un rôle politique*, Villeneuve d'Ascq: Presses universitaires du Septentrion.
- Hoffman M. (2019), *Militant acts: the role of investigations in radical political struggles*, Albany: SUNY Press.
- Jobard F. et al (2020), *Sociologie politique des passeurs. Acteurs dans la circulation des savoirs, des normes et des politiques publiques*, "Revue française de science politique", 2020/5, 70: 557-573.

- Kalifa D. (2010), *Enquête et «culture de l'enquête» au XIXe siècle*, "Romanisme", 149: 3-23.
- Lanzardo L. (1965), *Rapporto tra scopi e strumenti dell'inchiesta*, "Quaderni rossi", 5: 105-127.
- Libertini L. (1969), *La Sinistra e il controllo operaio*, Milano: Libreria Feltrinelli.
- Lomba C., Mischi J. (2013), *Ouvriers et intellectuels face à l'ordre usinier*, "Actes de la recherche en sciences sociales", 196-197, 1-2: 4-19.
- Mathieu L. (2007), *L'espace des mouvements sociaux*, "Politix", 77, 1: 131-151.
- Matonti F. (2006), *Franco-tireurs ou partisans: les historiens communistes français et britanniques*, "Revue d'histoire moderne et contemporaine", 53-4bis, 5: 80-87.
- Monferrand F. (2021), *Capitalisme, expérience, organisation*, "Implications philosophiques", <https://www.implications-philosophiques.org/capitalisme-experience-organisation/> [consulté le 10 avril 2024].
- Panzieri R. (1965), *Uso socialista dell'inchiesta operaia*, "Quaderni rossi", 5: 67-76.
- Quaderni rossi (1965), *Schema di intervista*, "Quaderni rossi", 5: 134-141.
- (1965), *Indagini recenti sulla classe operaia*, "Quaderni rossi", 5: 173-213.
- (1968), *Luttes ouvrières et capitalisme d'aujourd'hui*, Paris: Maspero.
- Ricciardi F. (2019), *Aux origines d'une sociologie critique du travail: opéraisme et enquête militante en Italie (années 1950-1960)*, *Les enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine*, Paris: La Découverte.
- Scotti M. (2011), *Da sinistra: intellettuali, Partito socialista italiano e organizzazione della cultura (1953-1960)*, Roma: Ediesse.
- Thirion M. (2022), *Organiser le pouvoir ouvrier: le laboratoire opéraïste de la Vénétie entre discours et pratiques militantes (1960-1973)*, Thèse de doctorat: Université Grenoble Alpes.
- Tronti Mario (2016), *Ouvriers et capital [1966]*, Genève: Entremonde.
- Vigna X., Zancarini-Fournel M. (2009), *Les rencontres improbables dans "les années 68"*, "Vingtième Siècle. Revue d'histoire", 101, 1: 163-177.
- Wright S. (2021), *The weight of the printed word: text, context and militancy in Operaismo*, Leiden: Brill.

